

ERNST ERICH NOTH

# LE DÉSERT

roman

*nrf*

GALLIMARD







# LE DÉSERT

*Pour FRÉDÉRIC LEFÈVRE  
dont l'amitié confiante  
m'a fait oser écrire en français*

DU MÊME AUTEUR :

LA TRAGÉDIE DE LA JEUNESSE ALLEMANDE (*Grasset*).

L'ENFANT ÉCARTELÉ (*Plon*).

UN HOMME A PART (*Plon*).

LA VOIE BARRÉE (*Plon*).

L'HOMME CONTRE LE PARTISAN (*Grasset*).

*En préparation :*

AMITIÉS FRANÇAISES.

ERNST ERICH NOTH

# LE DÉSERT

roman

*nrf*

**GALLIMARD**  
5, rue Sébastien-Bottin, Paris VII<sup>e</sup>

*Quinzième édition*

*L'édition originale de cet ouvrage a été tirée à cinquante-deux exemplaires et comprend : dix-sept exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre, dont : douze exemplaires numérotés de 1 à 12 et cinq exemplaires hors commerce marqués de a à e ; trente-cinq exemplaires sur alfa des papeteries Lafuma-Navarre, dont : vingt-cinq exemplaires numérotés de 13 à 37 et dix exemplaires hors commerce numérotés de 38 à 47.*

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.  
Copyright by Librairie Gallimard, 1939.*



## AVERTISSEMENT AU LECTEUR

*Ceci n'est pas mon testament.*

*La forme autobiographique du récit ne me met point en cause. Je n'ai jamais tenu un journal. Je n'ai plus ou pas encore l'âge où l'on se prend assez au sérieux pour s'insinuer comme personnage principal dans une œuvre.*

*Ces pages m'ont été remises par le Frère F... Il est d'ailleurs question de lui plus loin. Il se trouve actuellement dans la forêt sauvage du Brésil, perdu dans quelque poste de mission. Il m'a été impossible de me mettre en rapport avec lui pour obtenir son autorisation de publier ce journal, rédigé par un de ses amis, réfugié allemand.*

*En ce qui concerne l'auteur, je n'ai pas pu réunir d'autres renseignements sur lui que ceux qu'il donne lui-même dans sa confession. Mais je crois que son histoire n'a besoin ni d'une présentation ni de commentaires.*

*Je préviens loyalement le public que cette lecture n'a rien d'agréable. Les amateurs de sommeil tranquille et de digestion régulière feraient bien de s'abstenir. Ce témoignage, pour reprendre le terme désormais classique dont usent les chroniqueurs bien-pensants, « ne peut pas être mis entre toutes les mains ». C'est un livre pour ceux-là seulement qui sont à la hauteur de notre temps, c'est-à-dire qui ne reculent pas devant des images qui le révèlent dans toute sa bassesse.*

*Quant à moi, je me suis toujours efforcé de parler noblement de l'homme et sans rancune ni ressentiment de mes adversaires. Mais, compte tenu*

*de la riche matière à réflexion que je soumets ici à tout le monde, j'aurai désormais un certain mal à me défendre contre la contagion des révélations et des pensées de mon compatriote. Sa cruelle anticipation ne tend que trop à devenir la réalité de demain.*

J'ai trente ans, aujourd'hui.

Un hasard m'a brusquement rappelé ce fait. Je n'y voudrais attacher aucune importance. Pourtant, cet événement, banal en apparence, et que j'aurais fort bien pu laisser passer inaperçu, me remplit d'une vraie panique. Il m'arrache à la léthargie où m'avait plongé l'exil ; il me force enfin à regarder en face ma situation, à confronter l'homme que j'ai été, ou tout au moins l'homme que j'étais en puissance, à celui que je suis devenu. Ce dernier ne gagnera rien à la comparaison, sinon une conscience encore plus douloureuse de la vanité de son existence. Je me méfie du sursaut qui me pousse à entreprendre cet examen de conscience : il ajoutera à mon désespoir sans rien me donner en échange. Ce sera comme une longue agonie pleinement lucide, hantée par les spectres du passé, tourmentée par l'apparition d'un monde d'où personne n'est jamais revenu.

Le mal est fait. Je ne peux plus reculer devant ma propre vérité. Il faut faire le bilan d'une vie dont je sais d'avance le solde négatif. Ce matin, parcourant le journal, mon regard, distraitement d'abord, alerté soudain, s'est fixé sur la date, et lorsque j'ai compris sa signification intime, j'ai senti un choc qui s'est prolongé en moi jusqu'à maintenant. J'ai passé cette journée sous l'obsession du calendrier.

Néanmoins, je n'ai pas le goût des commémorations. Depuis que je ne suis plus l'enfant qu'un jouet ou une gâterie pouvaient combler, j'ai trouvé ridicule et mesquin de fêter des anniversaires, prétextes pour établir des statistiques laborieuses sur l'homme contribuable et mobilisable ou pour s'adonner à une effusion de sentiments familiaux qui font défaut dans des circonstances plus dignes d'intérêt.

Les lettres que j'ai pu recevoir autrefois dans cette circonstance, m'exprimant des vœux plus ou moins sincères, m'ont toujours agacé, ou laissé complètement indifférent. Jusqu'à vingt-cinq ans, on croit avoir la vie éternelle ; on ne marque pas les étapes parcourues, on les brûle. Puis, avant d'atteindre trente ans, on traverse souvent d'étranges crises de dépression et d'affolement : on se sent « vieillir » sans avoir donné sa mesure, soit dans le travail, soit dans la vie tout court ; alors, on n'aime guère se rappeler qu'on approche de la pente qui nous entraînera dans une chute vertigineuse vers le néant.

Le temps des bravades et des enfantillages est révolu. Je ne me sens plus l'envie de gaspiller ni le courage de mettre au service d'une œuvre quelconque ou de quelque « bonne cause » les forces qui me restent. J'ai atteint au plus haut degré de l'égoïsme : à l'indifférence, même à l'égard de moi-même. Je ne connais plus de possibilités ; partout, je vois des limites, mais je les ai acceptées. Le monde est fermé. De mes trente ans, je ne sais quoi faire. Je pourrais les jeter, évidemment, sur ce tas d'ordures accumulées par l'époque dont je suis l'hôte bien involontaire. Mais il faut d'abord prendre congé de soi-même, et se pousser un peu à ce départ ; j'ai si peu le goût des voyages, et l'inconnu m'effraie. Tout au moins, les monstres de ce monde me sont familiers.

Quel vide que celui où je me débats ! Je n'ai ni désirs ni projets d'avenir. Ma mère, qui n'a plus que ses larmes et ses prières à opposer au monde hostile qui l'entoure, m'a encore demandé, dans sa dernière lettre, écrite d'une main tremblante qui trahit davantage son angoisse et sa solitude que ne sauraient le faire des paroles intentionnellement banales afin d'échapper à la vigilance de la censure : « Comment organises-tu ton existence ? » — Je me le demande aussi ou, plutôt, je ne me le demande même plus. Il faut avoir beaucoup de naïveté, et aussi beaucoup d'ignorance, pour penser encore à « organiser », à projeter quoi que ce soit.

Le flot monte qui emportera ce que d'aucuns croient ou veulent toujours solidement construit. Toute mon activité se borne à le regarder monter, semblable à un de ces promeneurs désœuvrés qu'on voit souvent accotés à la balustrade d'un pont, regardant fixement, pendant des heures, l'eau qui coule et s'agite en bas.

Si seulement je vivais dans une vraie solitude ! Celle qui m'entoure n'est que le fait de l'isolement, le résultat d'absences. Un vide dans lequel, mollement, je m'enfonce chaque jour davantage sans résister à l'engloutissement. Je continue tout simplement à être là : spectateur qui déguise son angoisse et son agitation sous un masque d'indifférence hautaine en regardant passer les années et le sinistre cortège des événements dont elles sont chargées.

Je me suis engagé, sans trop faire attention, et en négligeant les précautions les plus élémentaires, dans une route sans issue. Maintenant, je ne peux même plus faire demi-tour pour en sortir. On m'a coupé la retraite, c'est moi-même qui l'ai coupée. Certaines plantes, une fois arrachées au sol où elles germaient, ne peuvent plus prendre racine, même si on les recueille dans une terre végétale particulièrement riche et particulièrement féconde. Mais il y a pire, pour moi : je n'ai aucun passé où je serais solidement enraciné, aucun sol d'où je pourrais tirer force et sève ; aucun avenir vers lequel je tournerais un regard confiant et nostalgique, aucun but vers lequel je tendrais, grandissant avec mon effort pour l'atteindre. Le monde que j'ai vu et où je continue lâchement à végéter ne m'inspire que dégoût et horreur ; pourtant, je ne rêve plus d'un monde meilleur. Ceux qui l'espèrent encore, et qui prétendent travailler à sa réalisation, s'y prennent d'une si étrange façon qu'il m'est impossible d'avoir confiance dans le résultat final de leurs pratiques de démolisseurs acharnés et aveugles. Ce sont mes rêves, précisément, qui sont tombés en miettes. Ils étaient ardents et, je crois, généreux. On me les a échangés contre des cauchemars. S'il m'arrive de

m'attrister sur mon sort, c'est parce que je regrette l'adolescent qui rêvait, que je regrette cet élan de confiance et d'amour qui, autrefois, me fit franchir tous les obstacles sur un chemin que je croyais et voulais ascendant pour moi-même et pour les autres.

On peut beaucoup prendre à l'homme sans le détruire : ses biens, les fruits de son travail, son pays, et même des êtres très chers. Mais on l'anéantit si on lui ravit toutes les raisons d'espérer et d'aimer. D'une telle perte, il ne peut pas se relever. Quoiqu'on s'efforce de lui faire croire et accepter le contraire, l'homme ne peut pas vivre sans dignité, dans une ambiance où tout l'incite au mépris. Tel est pourtant le climat de notre temps, et celui du pays d'où je viens, que j'ai cru devoir fuir pour échapper au mépris. Cette fuite était vaine, le mépris m'a suivi partout et m'a rejoint dans mes refuges les plus secrets. Il est en moi. Alors, je me suis interdit de trop approcher les gens d'ici, protégés par le cordon sanitaire établi par le médecin Sagesse. Mais il ne se fait pas de publicité, et la plupart des gens ignorent son adresse. Il ne faut pas trop déranger ses hôtes et surgir dans leur maison qui respire encore la paix et la sécurité en criant « Au feu ! » ou « A l'assassin ! » Le malheur rend quelquefois suspect et importun ; il serait humiliant pour un homme qui souffre jusque dans les fibres les plus secrètes de son cœur d'être considéré comme un simple fâcheux.

D'habitude, à trente ans, un homme va droit devant lui, et ne jette qu'à peine un regard en arrière, sans trop s'attarder dans son passé ; il mesure simplement le chemin parcouru qui n'apparaît alors qu'un tremplin d'où se fera, plus assuré, désormais, de son élan, un nouveau bond en avant. Ces deux regards, en avant et en arrière, me sont interdits. Si je voulais céder à tant soit peu de sentimentalité ou même d'orgueil pour faire le bilan de tout ce que j'ai perdu et abandonné, je pourrais remplir des cahiers entiers de souvenirs d'une époque où je fus comblé, moi aussi, où j'avais tout

ce qui me manque aujourd'hui, mais ce qu'aussi je ne regrette même plus : amis, femmes, travail, argent, succès, espoir — de l'espoir surtout, et l'illusion que ma vie avait un « sens » pour moi-même, une certaine utilité pour les autres.

Il a suffi qu'un homme surgisse des troubles bas-fonds du ressentiment et de la haine, changeant, de fond en comble, en sorcier accompli... d'un coup de baguette magique, les traits et la mentalité des hommes parmi lesquels je vivais en confiance, pour que tout ce passé que je voudrais tant évoquer avec amour et reconnaissance me montrât, au lieu de l'image sereine d'un être cher, une atroce grimace dont le regard épouvanté se détourne avec frayeur ; au lieu d'une émotion pure qui chauffe le cœur, un frisson de terreur qui me glace. Mes souvenirs sont empoisonnés, souillés. Comment pourrait-il en être autrement, après ce qui m'a été donné de voir et de vivre ?...

Pour cette même raison, mon regard ne peut pas non plus se perdre, chargé d'espoir, dans l'avenir. Cet avenir, je l'ai bien anxieusement interrogé, avec une insistance implorante, mais terrible fut le visage qu'il me montra. Que peut-on attendre d'un enfant engendré par le viol, conçu dans l'épouvante et le dégoût ? Une multitude de mauvaises herbes poussent sur le sol boueux de notre temps, bientôt, la semence distribuée par les fruits venimeux qu'elles portent lèvera avec une prodigalité inouïe ; dans la flore répugnante qui couvrira alors la terre, aucun homme ne pourra plus vivre.

Je me suis arrêté, constatant, une fois de plus, que je me fais interprète du plus stérile des sentiments : la rage impuissante, de céder au vertige de l'Apocalypse. Pourquoi donner ainsi libre cours au dégoût et à l'appréhension ? Pourquoi poursuivre sur le papier une discussion que je conduis, avec moi-même comme seul et peu consolant interlocuteur, depuis que je suis à Paris ? Parce que ma panique est devenue plus forte depuis que je pense à ce nombre obsédant : mes trente ans ? Trois : porte-bonheur, zéro qui l'efface et l'aspire dans son

vide. M'a-t-il fallu un si mesquin prétexte pour m'adonner à la mesquinerie de la lamentation ?

Je ne crois pas être plus sensible qu'un autre. Je devrais me garder de prendre trop au tragique ce qui m'est arrivé. Ceux qui sont plus ou moins directement la cause de ma détresse ne valent pas la peine d'une telle effusion de sentiment, ou de sensiblerie, comme on voudra. Elle est pénible, et indécente si l'on pense au sort de tant d'autres. Mais il est vrai que je n'y pense plus tellement. Personne, d'ailleurs, ne verra ce que je confie à ces pages qui, peut-être, seront déjà brûlées demain. Je ne sens aucun soulagement en écrivant ; si j'ai espéré une sorte de libération en me mettant à l'ouvrage, je me suis trompé. Toutes les consolations me sont refusées. On ne change pas le monde avec de l'encre, quoi qu'on en dise : on le tache davantage, voilà tout. Et je me méfie de chaque mot que j'écris, je connais trop la disposition d'esprit où je me trouve pour croire à la validité de mes arguments. Par contre, je sais bien une chose : il ne m'a pas été donné d'être tout à fait aveugle, ou seulement de pouvoir fermer les yeux, le moment opportun, devant un spectacle trop horrifiant ; un sort cruel m'a doué d'un sens critique perpétuellement en éveil, d'une lucidité excessive tendant à la caricature qui me font voir les hommes et les choses sous leur jour le plus cru. Je voudrais tant être indulgent, ou tout au moins « philosophe », suivant le conseil de ma concierge qui, apprenant que j'étais un réfugié et se rendant compte de ma peu brillante situation, me disait, l'autre jour ; « Que voulez-vous, mon pauvre monsieur, il faut être philosophe dans la vie. » Des gens se croyant plus instruits que cette brave femme, et couvrant de leur signature de laborieux articles de journaux, ou même des livres, proclament, chaque fois que les sinistres « événements historiques » donnent la nausée à tout être tant soit peu honnête ou sensible, qu'il faut être « réaliste et calme ». Pourquoi, diable, ne puis-je faire comme eux ? pourquoi ne suis-je pas un « réaliste » qui dort bien et



digère bien son petit déjeuner pour lequel son journal du matin lui sert, en supplément, des cadavres gentiment alignés ?

Serais-je donc de la race des moralistes que, pourtant, je déteste, ayant tôt reconnu, sous leur masque de justes, leur profonde inhumanité, et est-il possible de se révolter contre un monde de violence et de lâcheté sans partager les illusions qu'on tient à la disposition des hommes désemparés, avides de n'importe quelle « certitude », affirmée par n'importe qui, par tous ces prophètes de coin de la rue, qui ont pris la place des rois et même de Dieu ? L'indignation et le scepticisme ne semblent pas aller de pair, pourtant, j'ai réalisé en moi ce paradoxe. Je n'en suis pas très fier.

Vraisemblablement, je me suis trompé de siècle. Je me sentais fait pour l'idylle, non pas pour l'épopée. Drôle d'épopée, cependant, que la nôtre, riche en méfaits seulement, point en exploits héroïques ; épopée où la sauvagerie remplace le courage ; le massacre, le combat ; le brutal, le héros ; où les chevaliers ne pénètrent plus dans les places fortes pour libérer l'innocence mais pour l'assassiner. On ne peut participer à cette chevauchée d'éventreurs.

Ce qu'on appelle l'injustice se trouve un peu partout, dans tous les camps, et je n'ai qu'à me regarder dans la glace pour comprendre que je ne suis pas un Hercule capable de couper toutes les têtes de l'hydre. Ma révolte me paraît aussi ignoble que son sujet, elle avorte devant la mesquinerie des choses qui la provoquent. Je me refuse à reconnaître comme une « destinée » le piètre résultat du hasard et de l'aveuglement, appelé par des bavards pathétiques « une date marquante de l'Histoire ». L'absence de grandeur dans tout ce qui se déroule rend petit le triomphe des vainqueurs et impures même les souffrances des vaincus.

Je constate simplement ce qui est, et je constate en même temps mon impuissance à trouver le remède. Ce qui me retient à la vie, ou plutôt à cet état d'absence de la vie (de cette vie, je me sens en quelque sorte évacué, jeté par-dessus bord d'un na-

vière auquel je m'étais confié et que des forbans ont soudain pris d'assaut), c'est une espèce de curiosité froide et distante : la fin du monde ou, pour ne pas décourager les successeurs de l'homme blanc, la fin d'un monde, n'est pas un spectacle qu'on puisse voir tous les jours, et puisqu'on a bien voulu m'y retenir une bonne place, je tiens à en profiter. Toutefois, dans l'attente de l'événement suprême, je n'éprouve pas une sensation très forte, je crois deviner les péripéties, la distribution et même la mise en scène du drame qui a déjà commencé sans que tous ceux qui sont appelés à y tenir un rôle plus ou moins important — pour la plupart, ce sera seulement la figuration — s'en soient rendu compte : on avait tant de potins à se raconter, tant de bavardages à faire qu'on n'avait pas entendu frapper les trois coups. Ma curiosité n'a d'ailleurs rien de malsain, presque au contraire : le seul sentiment que j'éprouve encore est une pitié sans bornes pour les victimes prédestinées. Je suis seulement très conscient de mon rôle de témoin. Il me semble que, de ce que j'ai vu et vécu, j'aurai à rendre compte, un jour, à la postérité (qui, pourtant ne tiendra compte d'aucun enseignement) ; et à ce juge suprême qui, absorbé peut-être par d'autres soucis, ou déjà persuadé que l'homme, pour le salut et le rachat duquel il a tant fait en vain, est incurable, semble avoir détourné ses regards du pauvre coin du monde dans lequel nous nous débattons, livrés à la Bête, destinés à disparaître dans sa gueule béante.

\*\*

Rentré d'une longue promenade, singulièrement agitée, pendant laquelle, pour la première fois, je n'ai eu aucun regard attendri pour les enfants jouant au Luxembourg et dont la vue apporte d'habitude le seul apaisement à mes journées solitaires, j'ai pris ces feuilles pour leur confier mes pensées et mes sentiments. Le fait, à lui seul, prouve dans quelle confusion je vis. Je n'ai jamais tenu un vrai journal : la tentation de le faire m'est toujours

venue dans des moments de profond désarroi, lorsque je me sentais « incompris », seul et abandonné, bref, dans un état de déséquilibre. Je me souviens avec une netteté cruelle de ces essais mi-timides, mi-orgueilleux pour rédiger, en marge de « mon journal », les premiers vers, si plats, si gauches qui prétendaient exprimer mes premières sensations sentimentales, si désespérément confuses et vagues. J'avais seize ou dix-sept ans alors, et manquais complètement de sens du ridicule. Depuis, je n'ai plus fait de vers ; j'en ai lu et aimé de bien meilleurs. Dès que j'eus rencontré les premiers vrais hommes, puis les premiers contacts avec la vie, j'ai arrêté la rédaction de ce journal, bien fragmentaire, parce que tout simplement je commençais à vivre. Ce fut une libération d'échapper à cette stérile et convulsive rétraction sur soi-même qui éloigne aussi bien du prochain que du monde, d'apercevoir enfin une lumière rendant aux choses leurs vraies proportions, leur valeur réelle. La guérison de la maladie de l'égoïsme fut rapide et facile, trop rapide, trop facile, je le sais maintenant ; il ne suffisait évidemment pas de découvrir ce qu'était le travail, l'amour, il aurait aussi fallu savoir comment garder et défendre ces biens miraculeusement révélés...

Ma carrière, elle aussi, s'est décidée trop vite, trop facilement ; à vingt-trois ans, j'étais maître de conférences et avais un auditoire nombreux ; une année plus tard, je fus appelé à diriger une des revues scientifiques les plus appréciées. L'avenir était devant moi, souriant et prometteur, et je ne lisais pas sans orgueil les commentaires de mes collègues. J'étais leur « grand espoir », « l'homme qu'on attendait ». Je gagnais même bien ma vie.

D'autres hommes sont venus : c'est eux qu'on attendait, me dit-on maintenant, et ils gagnent mieux encore. La question de leur mérite ne se pose même pas — il faut leur rendre cette justice qu'eux-mêmes ne l'ont jamais posée, tout au moins pas sur le plan spirituel qui seul m'intéresse — il suffit de lire leurs pauvres écrits pour être fixé. Mais cela m'importe peu. Leur orgueil tend vers

d'autres buts que ceux qui me tenaient à cœur.

De tout ce que j'ai abandonné derrière moi, c'est ma situation d'universitaire que je regrette le moins. Il m'aurait été difficile, en effet, de la garder, précisément parce qu'on voulait me faciliter sa conservation au prix d'une petite conversion. Sachant que je n'étais ni juif, ni même suspect de sympathies à « gauche », on chercha à faire de moi un complice du crime contre l'esprit, crime parfaitement prémédité, et magistralement exécuté. Il n'y a aucun mérite de s'être refusé à une telle promiscuité. Il y a des valeurs qu'on ne peut pas estimer au seul prix d'un agréable traitement de fonctionnaire. Si d'autres se sont pliés, ils n'ont donné que la mesure de leur caractère et la preuve de leur incompréhension de « l'esprit », de « l'esprit pur » celui qui, pour mériter son nom, ne saurait jamais être corruptible. Je les méprise moins que ceux qui, à dessein, ont fait d'eux des lâches pour déshonorer dans ce pauvre conformisme l'esprit même, et pour le compromettre à tout jamais aux yeux des masses. Mais j'ai toujours souri quand je lisais que ces collègues avaient trahi l'esprit. Je connais trop celui qui les animait avant leur soumission. Non, je ne leur en veux pas. Je n'éprouve pas de haine à leur égard, hélas ! Si je pouvais en éprouver, ce serait mieux, peut-être : la haine donne la force d'agir. Mais je ne ressens que du dégoût. Cela est infiniment plus grave, car cela implique que rien ne vaut plus la peine d'être entrepris. Je suis rempli de dégoût, il m'étouffe, il déborde...

Et voici qu'une voix me demande : « Où ? Où se répand-il ? »

Et, ricanant, elle me donne la réponse : « Sur le papier... »

\*\*

Je me suis levé, laissant là ces feuilles qu'il est si vain de couvrir d'encre. D'un regard absent d'abord, puis avec une attention plus pénétrante, je me suis regardé dans la glace. Je n'ai rien surpris dans mon regard de ce mépris où je me noie. Ce





## ROMANS

JANVIER-JUILLET 1953

- |  |  |
|--|--|
| <b>GEORGES AUCLAIR</b><br>Une Vie barrée   | <b>ROGER GRENIER</b><br>Les Monstres               |
| <b>GABRIEL AUDISIO</b><br>Le Colombier de Puyvert  | <b>RAYMOND GUÉRIN</b><br>Les Poulpes               |
| <b>ANDRÉ BAY</b><br>La Fonte des Neiges  | <b>LOUIS-PAUL GUIGUES</b><br>Lisbeth               |
| <b>MAURICE BLANCHOT</b><br>Celui qui<br>ne m'accompagnait pas                                    | <b>FRANZ HELLENS</b><br>Mélusine                   |
| <b>GASTON BONHEUR</b><br>Tournebelle   | <b>PIERRE HERBERT</b><br>L'Âge d'Or                |
| <b>PIERRE BRISSON</b><br>Sycorax   | <b>JACQUES DE LACRETELLE</b><br>Deux Cœurs simples |
| <b>JOSÉ CABANIS</b><br>L'Auberge fameuse   | <b>LILIANA MAGRINI</b><br>La Vestale               |
| <b>GABRIELLE CABRINI</b><br>Le Roi Déodat  | <b>ROBERT MARGERIT</b><br>La Femme forte           |
| <b>MADELEINE CARDUNER</b><br>Les Jours de notre Enfance  | <b>RENÉ MASSAT</b><br>Le Panier à Salade           |
| <b>RENÉ-JEAN CLOT</b><br>Le Mât de Cocagne   | <b>ROBERT MERLE</b><br>La Mort est mon Métier      |
| <b>JEAN-LUC DÉJEAN</b><br>Les Voleurs de Pauvres   | <b>DICK MEYER</b><br>Isabelle                      |
| <b>ANDRÉ DHOTEL</b><br>Les premiers Temps  | <b>ZOÉ OLDENBOURG</b><br>La Pierre angulaire       |
| <b>JEAN-MARIE DUNOYER</b><br>Les Principes d'Archimède   | <b>JEAN RÉHAL</b><br>Solo                          |
| <b>JEANNE GALZY</b><br>L'Image   | <b>HENRI-PIERRE ROCHÉ</b><br>Jules et Jim          |
| <b>JEAN GENET</b><br>Œuvres complètes, III<br>( <i>Pompes Funèbres -<br/>Querelle de Brest</i> ) | <b>MAURICE SACHS</b><br>Abracadabra                |
| <b>JEAN GIONO</b><br>Le Moulin de Pologne  | <b>NATHALIE SARRAUTE</b><br>Martereau              |
|  | <b>NICOLE VEDRÈS</b><br>Les Cordes rouges          |